

MALVILLE Caroline
Maîtrise de la Documentation et de l'Information
Université de Paris 8

Enseignant responsable :
Claude BALTZ

Note de lecture

L'intelligence collective: pour une anthropologie du cyberespace / Pierre Lévy

2001 – 2002

INTRODUCTION

Selon Pierre Lévy, le processus d'émergence de l'espèce humaine, l'hominisation, n'est pas terminée : après l'Homo sapiens voici l'Homo communicans qui évolue dans le nouvel espace des savoirs.

Selon lui, le cyberspace existe, et il propose d'en tirer le meilleur parti, en y associant un projet d'intelligence collective.

Pierre Lévy définit les conditions possibles de cette mutation culturelle. Mettant en évidence les potentialités des technologies de l'information, notamment de l'établissement d'un réseau informatique et multimédia au niveau mondial, l'auteur argumente l'émergence d'une intelligence collective, qui produirait un savoir de type nouveau, « moteur » d'une nouvelle civilisation.

Le projet peut, selon lui, se réaliser à partir de données qui existent déjà : la cyberculture, l'accès au(x) savoir(s) et la prise en considération des compétences personnelles, les collectifs intelligents...

Cette note de lecture est destinée à un lecteur potentiel qui aurait des connaissances en littérature, ainsi que des notions en philosophie et anthropologie ; et travaillerait dans le milieu de la presse.

Les références du livre utilisé comme support de cette note de lecture sont :
L'intelligence collective : pour une anthropologie du cyberspace / Pierre Lévy. –Paris : La Découverte : Poche, 1997. –246 p. –(Essais ; 26)
ISBN 2-7071-2693-4

L'intelligence collective

Pierre Lévy (1997)

Le lancement des « autoroutes de l'information » aux Etats-Unis, à la fin des années 90, est une des manifestations du « multimédia » et de la grande vague de fond technologique contribuant à élargir chaque jour davantage un cyberspace mondial dans lequel tout élément d'information est en contact virtuel avec n'importe quel autre. L'évolution en cours converge vers la constitution d'un nouveau milieu de communication, de pensée et de travail pour les sociétés humaines, avec une modification des rapports au temps et à l'espace.

Le développement des nouveaux instruments de communication s'inscrit dans une mutation générale : nous sommes redevenus nomades. Bouger, ce n'est plus se déplacer d'un point à l'autre mais traverser des univers hétérogènes, en passant non pas d'une culture à l'autre mais d'une humanité à l'autre.

Aujourd'hui, Homo sapiens fait face à une modification rapide de son milieu, transformation dont il est l'agent collectif involontaire. Il ne peut plus se contenter de « communiquer » par les médias et de penser dans des institutions séparées (qui organisent la division des intelligences). Pour vivre mieux, nos sociétés doivent devenir intelligentes dans la masse, par delà les médias, grâce à une surlangue.

En guise d'introduction, Pierre Lévy reprend une citation de Michel Serres : « Le savoir est devenu une nouvelle infrastructure » : l'hypothèse d'un nouvel « espace anthropologique », l'Espace du savoir, s'ouvre aujourd'hui, qui pourrait commander les espaces antérieurs : la Terre, le Territoire et l'Espace marchand. Il serait l'espace du savoir et de l'intelligence collectifs, lié à la vitesse d'évolution des savoirs, à la masse des personnes produisant de nouvelles connaissances, à l'apparition d'outils inédits.

L'auteur nous explique au passage qu'un espace anthropologique est un système de proximité (espace) propre au monde humain (anthropologique) et donc dépendant des techniques, du langage, des conventions, etc.

L'informatique communicante se présenterait alors comme l'infrastructure technique du cerveau collectif, ou « hypercortex », de communautés vivantes. Il ne s'agit pas de « remplacer l'homme » ou de se rapprocher d'une « intelligence artificielle », mais de favoriser la construction de collectifs intelligents, afin d'aborder une ère post-médias dans laquelle les techniques de communication serviront à filtrer les flux de connaissances, à naviguer dans le savoir et à penser ensemble plutôt qu'à charrier des masses d'informations. Car l'intelligence collective est « une intelligence partout distribuée, sans cesse valorisée, coordonnée en temps réel, qui aboutit à une mobilisation effective des compétences »(p.29). On passe ainsi du « connais-toi toi-même à « apprenons-nous à nous connaître pour penser ensemble ».

La première partie du livre est consacrée à « l'ingénierie du lien social » qui est l'art de faire vivre des collectifs intelligents et de valoriser au maximum la diversité des qualités humaines. La seconde partie, « L'Espace du savoir », développe la théorie des quatre espaces anthropologiques : la Terre, le Territoire, l'Espace des marchandises et l'Espace du savoir, puis définit la notion d'espace anthropologique et les problèmes qui y sont liés.

La première partie, sur l'ingénierie du lien social, débute avec la figure biblique de Lot, seul juste de Sodome, qui illustre l'acte d'hospitalité c'est-à-dire « l'acte de coudre l'individu à un collectif » (p.40).

Le projet de l'intelligence collective tente précisément d'articuler d'une nouvelle manière l'individuel et le collectif dans un « nouvel espace du savoir ». La déterritorialisation accélérée suscite la restauration du lien social, la montée de l'économie des qualités humaines et le développement de l'ingénierie du lien social qui lui correspond.

L'intelligence collective suppose l'articulation et la valorisation mutuelle des singularités. « L'ingénierie du lien social » serait alors « l'art de faire vivre des collectifs intelligents et de valoriser au maximum la diversité des qualités humaines » (p.33).

En tant que technologie du politique, l'ingénierie du lien social se servirait de toutes les ressources des nouvelles technologies pour réaliser l'auto-organisation des collectivités ; et notamment les technologies moléculaires, qui proposent aux groupes et aux personnes des instruments qui leur permettent de se valoriser eux-mêmes, et favorisent ainsi la reconnaissance mutuelle. « On peut distinguer trois grands idéaux types parmi la variété des technologies politiques. Les familles, clans, tribus, sont des groupes organiques. Les Etats, les institutions, les Eglises, les grandes entreprises, mais aussi bien les « masses » révolutionnaires sont des groupes organisés, des groupes molaires, qui passent par une transcendance ou une extériorité pour se constituer ou se maintenir. Enfin, les groupes auto-organisés, ou groupes moléculaires, réalisent l'idéal de la démocratie directe dans les très grandes communautés en situation de mutation et de déterritorialisation » (p.60).

Civilité assistée par ordinateur, la démocratie directe auto-organisée cherche à constituer des « sujets collectifs d'énonciation », des « Nous », dont le modèle serait un chœur polyphonique improvisé dans lequel chaque individu doit à la fois écouter les autres, chanter différemment et mettre sa voix en harmonie avec celle des autres. L'électronique permettrait une polyphonie politique en substituant aux médiations transcendantes (dieux, mythes, représentants...) des images représentant les individus de manière différenciée : « du côté de l'immanence, fait office de médiateur entre le groupe et lui-même, un outil électronique tenu par des milliers de mains qui produit et reproduit continuellement une image-texte variée, une ciné-carte observée par des milliers d'yeux, structurée par les débats en cours et l'implication des citoyens ». Le rôle de l'agora virtuelle est donc d'aider à produire un « agencement collectif d'énonciation animé par des personnes vivantes » (p.60), afin de passer à des organisations intelligentes dans la masse.

Les médias de masse, en diffusant toutes sortes d'idées et de représentations, remettent en question les organisations rigides et les cultures fermées : ils ont un grand pouvoir critique, mais n'aident pas les peuples à élaborer collectivement des solutions à leurs problèmes et à penser ensemble. Sans oublier que les structures de gouvernement actuelles sont inadaptées aux problèmes politiques contemporains, des problèmes désormais tous interconnectés dans un espace mondialisé.

On sait aussi que, dans la foule, les intelligences des personnes auraient plutôt tendance à se diviser. L'interconnexion entre ordinateurs peut donc être un instrument au service de l'intelligence collective, car le cyberspace autorise une communication non médiatique à grande échelle. Les médias classiques (relation un-tous), comme la télévision, instaurent une séparation nette entre émetteurs et récepteurs passifs isolés les uns des autres. Le téléphone (relation un-un) autorise une communication réciproque mais ne permet pas une vivion globale de l'ensemble du réseau. On approche d'une infrastructure pour l'intelligence collective grâce à un troisième dispositif de communication, structuré par une relation tous-

tous : les cybergates, qui permettraient un cyberspace coopératif conçu comme un véritable service public.

L'auteur nous apprend d'ailleurs que *Cyberspace* avait été employé pour la première fois par W. Gibson en 1984, dans son roman *Neuromancien*. Cela y désignait l'univers des réseaux numériques comme lieu de rencontres et d'aventures, enjeu de conflits mondiaux, nouvelle frontière économique et culturelle.

Actuellement, le cyberspace désigne moins les nouveaux supports de l'information que les modes originaux de création, de navigation dans la connaissance et de relation sociale qu'ils permettent. Il s'agit de produire les environnements de pensée, de perception (interfaces), d'action (télétravail) et de communication qui vont structurer largement les évolutions sociales et culturelles.

Dans une seconde partie sur l'Espace du savoir, Pierre Lévy distingue quatre espaces anthropologiques :

La Terre, qui s'est formée avec les langages et techniques du paléolithique ; espace-temps immémorial, celui « toujours déjà là ». Le Territoire est le second espace, où s'établit le monde sédentarisé de la « civilisation » ; espace des échanges ou du commerce, de l'écriture. L'Espace des marchandises est un Espace déterritorialisé, où triomphent le capitalisme et l'économie des biens matériels. L'Espace du savoir enfin, n'existe pas, mais il est sous-jacent dans les trois autres espaces anthropologiques. Il relève d'un espace cosmopolite et sans frontière des relations et des qualités, mouvant, où se rejoignent les processus de subjectivation individuels et collectifs.

Il y a une multiplicité des espaces de signification : les rapports entre humains produisent, transforment et aménagent continuellement des espaces hétérogènes et entrelacés. Car les êtres humains n'habitent pas seulement dans l'espace physique, mais également dans des espaces affectifs, esthétiques, sociaux : des espaces de signification.

Les espaces anthropologiques sont structurants, vivants, autonomes, irréversibles, ils coexistent et sont éternels (hors du temps). A chaque espace correspond un type d'identité, une sémiotique particulière et une temporalité qui lui est propre. Chaque espace possède aussi ses instruments de navigation, ses objets de connaissance et son épistémologie. Tous ces aspects sont explorés en détail, en montrant leurs interrelations et leurs transformations à travers les différents Espaces.

L'auteur nous explique, notamment, l'évolution de la dimension sémiotique :

Sur la Terre, le signe participe des choses et celles-ci, réciproquement, sont des messages. Cette toile continue du sens est interrompue sur le Territoire : la parole est sédentarisée par l'écriture, d'où une coupure sémiotique.

Le signe sera encore plus séparé des choses dans l'Espace de la marchandise. Pris par le mouvement de déterritorialisation qui touche les hommes et les choses, le signe est lui aussi déterritorialisé. « Sur l'espace des marchandises, les flux de signes courent sans frein. La coupure a si bien fonctionné que la transcendance ne fait plus lien (...). La presse et la télévision créent l'évènement, produisent la réalité médiatique, évoluent dans leur propre espace plutôt que de nous envoyer les signaux des choses mêmes » (p.163).

Mais dans l'Espace du savoir, les intellectuels collectifs pourraient reconstituer un plan de la signification où les êtres, les signes et les choses retrouvent une relation dynamique de participation mutuelle, échappant aux séparations du Territoire comme aux circuits de la Marchandise. Ce serait le lieu d'une prise de parole continue et effective. L'image peut alors jouer un rôle décisif, en devenant cinécarte, capable d'articuler l'individuel et le collectif.

L'Espace du savoir est toujours à l'état naissant, il émerge perpétuellement des actes et des histoires singulières qui animent les intellectuels collectifs.

L'Arbre de connaissances (appelé également « arbre de compétences ») est un bon exemple du projet d'intelligence collective : il s'agit d'une méthode informatisée pour la gestion globale des compétences dans les entreprises, collectivités, associations... Poussant à partir d'autodescriptions des personnes, il rend visible la multiplicité organisée des compétences disponibles dans une communauté ; car les intellectuels collectifs aménagent continuellement leur classification des savoirs en même temps qu'ils gèrent en temps réel leurs compétences et leurs apprentissages. Cet arbre est d'abord une autogestion des apprentissages et de la formation.

Le collectif intelligent ne s'analyse pas lui-même pour se connaître : c'est parce qu'il vit qu'il se connaît, et il ne se connaît que vivant.

Dans les derniers chapitres, Pierre Lévy étudie les rapports qui unissent les quatre Espaces. Les quatre espaces ne se substituent pas les uns aux autres, mais coexistent. Et cependant, en tant qu'espaces structurants et autonomes, ils sont apparus successivement : d'où la métaphore d'une géologie anthropologique où les espaces jouent le rôle de strates. (Ils sont produits et maintenus par les activités des hommes).

Et l'Espace du savoir est vu comme un pont entre les trois espaces précédents. Il dématérialise les séparations entre les pouvoirs, le savoir y est pluridimensionnel et en perpétuelle métamorphose.

Le savoir de la communauté pensante n'est plus un savoir commun, car il est désormais impossible qu'un seul humain, ou même un groupe, maîtrise toutes les connaissances et compétences, c'est un savoir collectif par essence, impossible à ramasser dans une seule chair. Cependant, tous les savoirs de l'intellectuel collectif expriment des devenirs singuliers, et ces devenirs composent des mondes. Car chacun contribue à construire et à ordonner un espace de significations partagées, en s'y impliquant et en y vivant.

Dans son épilogue « Voyage à Cnossos », Pierre Lévy répond à une interrogation du lecteur : le projet de l'intelligence collective est-il utopiste ou réaliste ? Pour l'auteur, cette question n'a pas grand sens : le projet est lancé, nous ne savons pas encore quelles limites il déplacera et jusqu'où. L'intelligence collective est une utopie de l'instable et du multiple.

Est-ce un aspect du mythe du progrès, de l'avancée vers un avenir toujours meilleur ? Non, car cela supposerait un contrôle total de son environnement par le collectif. En coordonnant leurs intelligences et leurs imaginations, les membres des collectifs intelligents inventent un meilleur toujours nouveau et partout varié. Chaque nouveau choix est pris dans un chemin original et imprévisible d'apprentissage collectif et d'invention de soi.

« Sur chaque circuit intégré, sur chaque puce électronique, on voit et on ne sait pas lire le chiffre secret, l'emblème compliqué de l'intelligence collective, message irénique dispersé à tous les vents » (p.240).

SYNTHÈSE

L'intelligence collective est un livre intéressant à lire, notamment pour une personne ayant fait des études à dominante littéraire et/ou anthropologique.

Cependant, certains passages restent difficilement abordables dès la première lecture, car Pierre Lévy a parfois tendance à mêler diverses traditions (fârobienne entre autres) avec des concepts philosophiques et théologiques, ceci afin de développer ses propres théories sur le cyberspace et l'intelligence collective. Le vocabulaire qu'il utilise est parfois source de confusion, et a tendance à obscurcir le passage concerné plutôt qu'à l'éclaircir.

Un certain nombre de « notions » et de réflexions sont répétées à plusieurs reprises, et reformulées en fonction du chapitre dans lequel elles se situent ; ce qui aide à la compréhension de l'ouvrage, mais ne suffit malheureusement pas toujours.

Il est intéressant de voir que ce livre a été publié pour la première fois en 1994, lorsque le web était encore inconnu du grand public et n'avait absolument pas le succès qu'il connaît aujourd'hui. Sa théorie concernant l'intelligence collective et le cyberspace n'étaient donc à l'époque que de simples spéculations... Or, on s'aperçoit qu'une bonne partie de celle-ci est réalisée ou du moins en voie de réalisation.

En tant que documentaliste, mais aussi en tant que littéraire, je pense que la compréhension des positions théoriques de l'auteur risque d'être inachevée (voire inexacte ??) si ce livre est lu séparément du reste de l'œuvre de Pierre Lévy, notamment *Cyberculture* et *World Philosophie*.

Dans *World Philosophie*, il expose entre autres l'idée de l'émergence d'une conscience planétaire dans le cyberspace, en expliquant que si nous n'avons pas l'habitude de discuter avec des personnes dont la culture est éloignée de la nôtre ; les forums de discussion, le chat, les sites présents sur le web permettent une proximité qui nous « force » à aller vers cette conscience planétaire.

Voici la synthèse de quelques aspects importants du livre, à l'intention de mon lecteur, afin qu'il comprenne au mieux les théories et arguments divers de l'auteur (mon lecteur potentiel étant, je le rappelle, une personne ayant des connaissances en littérature et philosophie, travaillant dans la presse, n'ayant pas le temps de lire ce livre – et encore moins l'œuvre –, pour qui je fais donc cette note de lecture). Cette synthèse ne doit en aucun cas être confondue avec le résumé :

L'intelligence collective comprend six caractéristiques fondamentales, qui sont :
Décentralisation du savoir et des pouvoirs ; autonomie des individus valorisés en tant que créateurs de sens ; expansion d'un espace intersubjectif dégagé des contraintes économiques (et étatiques) ; interactivité constante entre les individus et leur environnement (technique, économique, etc.), dont les modifications sont perçues et contrôlées en temps réel ; disparition

des structures molaires (c'est à dire massives) au profit de petites entités autonomes ; émergence d'une nouvelle convivialité, civilité et éthique.

Mais *l'intelligence collective n'est pas* :

Une espèce de fourmilière où chaque individu est stupide mais où le collectif produit des résultats et où l'interaction produit un comportement intelligent : « Seront réputées haïssables et barbares toutes les tentatives pour rapprocher peu ou prou le fonctionnement de la société à celui d'une fourmilière », nous prévient l'auteur.

En effet, l'intelligence collective commence et grandit avec le savoir, elle ne résulte pas mécaniquement d'actes automatiques.

Les individus habitant l'Espace du Savoir ne sont en aucun cas interchangeables, mais singuliers, nomades et en apprentissage permanent.

De même, Pierre Lévy souligne que l'intelligence collective n'est pas la fusion des intelligences individuelles dans une espèce de magma communautaire, mais la valorisation et la relance mutuelle des singularités.

En ce qui concerne *le cyberspace* :

La cyberculture se virtualise dans une nouvelle dimension, le cyberspace ; une des thèses de Lévy étant que le cyberspace « dissout la pragmatique de communication qui, depuis l'invention de l'écriture, avait conjoint l'universel et la totalité ».

Le cyberspace pourrait finalement se concevoir comme un hyperdocument géant, au sein duquel chacun d'entre nous peut prendre ou apporter sa part.

Selon Pierre Lévy, *la compétence* est devenue une *ressource* :

Elle se résume en cinq grands points, qui représentent ensemble l'arbre de connaissances/compétences : chacun sait quelque chose ; mais personne ne sait tout ; le savoir est immanent aux collectifs (humains) ; la valeur d'une compétence dépend beaucoup du contexte ; et enfin les cartes du savoir doivent être fondées sur de l'effectif.

La compétence est également un *langage commun* :

En effet, les arbres de compétences proposent un langage commun aux individus qui offrent des compétences, aux employeurs qui demandent des compétences, et aux formateurs qui peuvent transformer des compétences...

Enfin, c'est un *instrument de lutte contre l'exclusion* :

Aucun pré-requis n'est obligatoire ; de plus tous les types de compétences peuvent être reconnus, y compris les savoirs « non scolaires » ; et enfin les arbres de connaissances nous renvoient une image positive de nous-mêmes.

Je suis d'accord - aussi bien en tant qu'étudiante que documentaliste - avec Pierre Lévy lorsqu'il nous dit : « Personne ne sait tout, tout le monde sait quelque chose [...]. La lumière de l'esprit brille même là où on essaie de faire croire qu'il n'y a pas d'intelligence ». Il est en effet indéniable que trop de compétences, de créativité et de connaissances sont ignorées ou gaspillées, car pas ou trop peu valorisées. Et l'organisation actuelle du travail, ainsi que le recrutement des personnes incitant de plus en plus au « surdiplômage », y contribuent fortement.

Les trois clefs du problème sont effectivement l'utilisation optimale des techniques (informatiques) d'enregistrement des connaissances, d'indexation des savoirs et des savoir-faire, d'une part ; la prise en compte réelle des compétences personnelles ; ainsi que la

conscience de la nécessité des relations et d'un « climat de confiance mutuelle » (P. Lévy) au sein des équipes de travail.

Autre aspect qu'il a pris soin de ne pas éluder : la dialectique information/connaissance : Sur ce point, on peut d'ailleurs citer le sociologue Marc Guillaume, pour qui « l'accès à l'information ne doit pas être confondu avec l'accès au savoir et à la connaissance. Information n'est pas savoir ».

En effet, aucune information ne peut être comprise en dehors de son contexte, et elle n'a de sens que si elle est comparée à d'autres informations. De plus, si nous ne possédons aucune connaissance, l'information n'aura aucune signification puisque nous serons incapables de l'interpréter. Et il ne faut pas oublier que de nombreuses avancées dans les domaines les plus divers sont dûes à des progrès liés aux techniques de communication... il est toujours plus facile d'acquérir des connaissances si nous avons accès à davantage d'information.

Un paradoxe est né en même temps que la notion d'intelligence collective : le cyberspace est basé sur la connaissance des (nouvelles) technologies. C'est donc, pour celui qui n'y participe pas, une forme d'exclusion. L'intelligence collective serait-elle réservée à l'élite ? Pour Lévy, les compétences à acquérir ne sont pas si importantes, et que la division « connectés – non connectés » va se réduire... Reste que la fracture numérique est, en 2002, toujours bien réelle, et qu'une grande partie des habitants français n'utilise pas encore Internet...

En fait, Pierre Lévy prend en compte avant tout l'aspect socialisant, en considérant que le cyberspace redonne une nouvelle identité à l'individu et constitue la nouvelle ingénierie du lien social.

Cependant, un certain nombre d'aspects négatifs de l'ordinateur et d'Internet sont connus : le renforcement de l'isolement des individus, le problème des rumeurs et des virus, les nouvelles formes d'exploitation issues du télétravail...

Pour Philippe Breton, le cyberspace marque le triomphe de l'individualisme, du « moi pour moi » ; on est entré dans une société « fortement communicante et faiblement rencontrante », qui se replie sur elle-même.

Il considère également que le secteur de la communication est avant tout « immensément investi par des intérêts marchands ».

Il est également dommage que notre auteur n'explique pas la cause matérielle de l'intelligence collective, et fasse l'impasse sur les moyens pratiques et autres relations réelles qui peuvent être produites.

Certains pourront penser que les propos de Pierre Lévy réduisent les faits sociaux à des données techniques, et n'en propose qu'un débat technique...

Il est vrai que l'auteur écrit : « Dans le cyberspace, chacun est potentiellement émetteur et récepteur dans un espace qualitativement différencié, non figé, aménagé par les participants, explorable. Ici, on ne rencontre pas les gens principalement par leur nom, leur position géographique ou sociale, mais selon des centres d'intérêt, sur un paysage commun du sens et du savoir ». Cela ressemble fort à une tour de Babel où tous les êtres parleront le même langage... Il reste à espérer que cela ne finisse pas d'une manière similaire.

Finalement Pierre Lévy apparaît, non seulement à travers ce livre mais aussi dans toute son œuvre, comme appartenant au cercle des « fondamentalistes », tels que les décrit Breton

Note de lecture réalisée par Caroline Malville c.malville@caramail.com

dans *Le culte de l'Internet*, ou encore Francis Caron dans un de ses articles : selon les « fondamentalistes », tout peut passer par Internet : ils sont donc favorables à une disparition des frontières public/privé et espace/temps, ainsi qu'à un effacement de la notion de « moi » au profit de la culture de masse (dégradée, selon Caron).